

Au Conservatoire de Luxembourg

Atelier du chant italien

«Nei Stëmmen» présente la classe de perfectionnement de Barbara Frittoli



Diego Mingolla et Barbara Frittoli plongèrent l'auditoire dans la désolation veriste de Chénier. (PHOTO: C. KARABA)

PAR PIERRE GERGES

Avec le précieux concours de la soprano Barbara Frittoli et des pianistes d'accompagnement Diego Mingolla et Tommaso Turchetta, une dizaine de talents prometteurs ont offert un florilège de l'art lyrique au sein duquel le répertoire italien se taille la part du lion.

En la personne de sa Directrice artistique Luisa Partridge-Mauro, l'Académie «Nei Stëmmen» eut la légitime fierté de rendre publique la dernière mouture d'une longue série d'artistes accueillis depuis 2009. S'il convient de saluer la diversité d'origine de tant d'actrices et d'acteurs vocaux, d'aucuns regrettèrent l'absence de tout concours luxembourgeois sur la scène de cette année. Signalons encore, cela ne surprend guère, l'écrasante domination numérique des femmes sur les rôles masculins pourtant tout aussi nombreux dans les opéras. Colette Lam (Hong Kong) campa une Gilda pathétique, dans cet extrait très populaire de Rigoletto, dotée d'aigus pleins qui eurent quelque mal à tenir la distance.

Le timbre plus «jeune» de l'Italienne Sarah Tisba parut en comparaison assez mince pour Puccini mais la dynamique «forte» finit par en révéler la véritable dimension opératique. On se réjouit ensuite de la solidité vocale de Woosang Kim (Corée du Sud) et de ses «esprits bouillonnants» (La Traviata) libérés dans une diction italienne certes approximative mais remplie de panache.

La Belgique à l'honneur

Julia Kovrigina-Famba (Russie) offrit des «Vêpres siciliennes» de Verdi avec un charme émouvant que n'arrivaient à obnubiler ni la projection limitée ni les vocalises bousculées. Jessie Tse (Hong Kong) fut tout à fait crédible dans sa douloureuse lamentation de la fleur qui «ne dure qu'un seul jour». Elle surprendra par son brusque changement de registre aux scintillements dorés!

La deuxième partie mit la Belgique à l'honneur: le timbre de bronze de Pauline Claes accusa les accents tragiques du «Parto, parto» (Mozart) tandis que Laura Telly-Cambier lança son «rien ne m'épouvante» sur le ton de la con-

fidence plus que du défi. Quant à Adrien Barbieri, ce baryton racé et sonore, brûleur de planches, excella à exprimer la bravoure verdienne. Ivette Ortiz (Costa Rica) incorpora les hoquets convulsifs de Manon (Massenet) dans un chant déchirant de retenue alors qu'Héloïse Koempgen-Bramy (France) sut modeler les couleurs de la voix tout comme elle conjua le jeu de la séduction et de l'innocente rouerie (La Bohème).

L'implication dramatique de Barbara Frittoli plongea l'auditoire dans la désolation veriste d'Andrea Chénier (Umberto Giordano), d'une «mamma morta» bouleversante de laceration intérieure, à la faveur d'une force accusatrice qui progressivement se surpassa dans un crescendo transperçant. Pour sa part, Diego Mingolla burina sur son piano un intermezzo puccinien tel un Pygmalion qui donne vie à la matière brute.

A l'opposé et en guise d'adieu, tout se beau monde s'unit pour la scène finale de Monsieur Choufleuri (Offenbach), dans un encaissement et un éclat sonore d'une tonicité franchement irrésistible.